

Festival de l'Élysée à Montréal

Léo Bonneville

Numéro 54, octobre 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51643ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, L. (1968). Compte rendu de [Festival de l'Élysée à Montréal]. *Séquences*, (54), 41–48.



Week-end, de Jean-Luc Godard

FESTIVAL DE L'ÉLYSÉE À MONTRÉAL

Léo Bonneville

Le Festival international du film de Montréal 1968 n'a pas eu lieu. Saura-t-on vraiment pourquoi? On nous a dit que la Direction voulait se donner du temps pour réfléchir. Un an au moins. C'est sérieux. Mais il est certain que les

choses ne tournaient pas rond. Le dernier festival avait été fort contesté. *Séquences* avait fourni des critiques précises dans le numéro 51. Mais si elle souhaitait des réformes, elle regrette la disparition même momentanée. Il ne fait au-

cun doute que l'absence du Festival international du film de Montréal creuse un vide dans un été trop court. Nous nous étions habitué au Festival. Nous l'attendions avec plaisir. C'est peut-être la raison pour laquelle notre déception était parfois si large. Mais d'année en année nous espérons le mieux. Nous souhaitons sincèrement que la direction du Festival ne confonde pas réflexion et silence et qu'elle prépare un éclatant retour pour la saison estivale 1969.

Pendant ce temps-là, le cinéma Elysée a cru bon de prendre la relève et d'organiser son festival. Festival d'ailleurs méritoire et intéressant. Programmer en quatorze jours dix-huit films et prévoir

cent quarante-huit séances, cela est audacieux. Les films venaient de France (7), du Japon (3), de Hongrie (2), de Belgique (1), de Suède (1), de Grande-Bretagne (1), d'Italie (1). Ajoutons deux co-productions : Espagne - Suisse et Inde - U.S.A. Quel bilan établir de ces films? L'ensemble constitue un choix de bonne qualité. Personnellement, nos préférences vont à *Barberousse* et *Rébellion* pour leur valeur humaine, à *Falstaff* pour la puissance dramatique des images et à *L'Homme au crâne rasé* pour la finesse et la délicatesse du traitement. Mais il ressort que chaque film offre des valeurs diverses. Essayons donc brièvement de dire quelques mots de chacun des dix-huit films.

* * *

LA MARSEILLAISE (France)

Vitalité de Jean Renoir. Ce film de 1938 se voit avec autant d'intérêt que de plaisir. Quelle souplesse dans la narration, quelle habileté dans la direction des acteurs, quelle efficacité dans les cadrages, quelle fraîcheur (encore) dans les images! Bref, une mise en scène d'un maître qui aime assez les hommes pour n'en humilier aucun. Cette *Marseillaise* est non

seulement un film historique (dans sa reconstitution chaleureuse) mais aussi un film merveilleux par l'enthousiasme qui emporte les amis de la liberté.

LE SOCRATE (France)

Film déroutant comme tout film expérimental, *Le Socrate* bouleverse toutes nos conceptions du cinéma. Il apparaît comme une innovation audacieuse. Dépassant les

"visions" d'Antonioni (*Le Désert rouge*) et de Kobayashi (*Kwaidan*), Robert Lapoujade peint tout ce qu'il rencontre : arbres, routes, personnages, suivant les harmonies qu'il veut créer. C'est une véritable oeuvre de peintre qu'il obtient donnant à son film un rythme qui suscite toutes les nuances et ménage toutes les surprises. Le récit — s'il faut parler de récit — nous projette dans une allégorie qui évoque le vieux philosophe grec. Mais à quoi sert un philosophe de nos jours ? Robert Lapoujade invente un nouveau cinéma où la peinture (je ne dis pas la couleur) animée est reine.

WEEK-END (France)

Séduisant et irritant Godard. Toute la première partie de *Week-end* qui rend avec un mordant hilarant les embouteillages et les tragédies de la route est une merveille de satire et de caricature. L'auteur a mis dans ces scènes le ton voulu pour qu'elles ne dégénèrent pas en drame. La seconde partie est tellement échevelée qu'on ne souscrit plus à ce délire de fantastique et d'orgie. Il y a trop et trop et justement Godard joue ici avec la démesure et perd. La symbolique apparaît grotesque et d'un manque de goût déconcertant. L'énorme hyperbole finit par dévorer la pré-

tentieuse parabole.

BRIGITTE ET BRIGITTE (France)

Venues des "terres noires", ces deux Brigitte découvrent la capitale française. Elles la découvrent rapidement et s'accommodent facilement des contingences de la vie parisienne. Luc Moullet a croqué des moments cocasses de ces deux étudiantes assez débrouillardes. Cette chronique est ainsi constituée de petits tableaux de moeurs. C'est légèrement drôle. Sans plus. Ce n'est pas passionnant. C'est plaisant. Bref, c'est léger. Comme Brigitte et Brigitte d'ailleurs.

L'HOMME QUI MENT (France)

Du roman au cinéma, Alain Robbe-Grillet reste le même. C'est-à-dire qu'il invente et torture un récit au mouvement perpétuel. Avouons que les pistes sont nombreuses et que l'imagination, l'inconscient, le fantastique y apportent leur collaboration entremêlée. Le héros Boris, en évoquant la disparition de son "ami" Jean, s'aventure (c'est bien le mot) dans un monde qui l'encerclera. Et c'est ainsi que par le don ou le jeu de la parole, il articule une histoire dont il devient le prisonnier. Oeuvre d'un intellectuel qui s'amuse à tout bousculer et à jouer habilement

avec les errements du personnage. Heureusement que Jean-Louis Trintignant assume avec souplesse un rôle déroutant.

17e PARALLÈLE (France)

Que c'est triste la guerre ! Et que c'est triste un tel film qui n'est qu'une tentative pour magnifier les uns et accabler les autres. Car tout n'est pas aussi simple dans cette guerre que le montre Joris Ivens. Si on est sensible aux images traduisant la détermination et la patience d'un petit peuple, on reste outré par cette sorte de lessivage de cerveau (voir particulièrement la séquence finale) qui ne

vaut pas mieux que *Les Béréts verts*. Faire un film sur la guerre, pendant la guerre et avec la guerre en y articulant un montage, un commentaire et (surtout) une trame sonore fort contestables, cela paraît à la fois impudent et pénible.

LES BICHES (France)

On le savait habile ; on le savait farceur. Le voici brillant et heureux. Claude Chabrol réussit, avec *Les Biches*, à nous donner un film qui nous charme par l'intrigue du récit, la puissance évocatrice des couleurs, l'évolution des rapports entre les personnages, le jeu mesuré des acteurs, la délica-

Père, de Istvan Szabo



tesse d'un style souple et nuancé. Un Chabrol qu'on n'attendait pas et qui nous confirme que ce bougre d'homme est bourré de talents. Il n'y a plus qu'à le laisser tourner librement pour qu'il conserve sa qualité de cinéaste authentique.

PÈRE (Hongrie)

C'est la fin des illusions. Ce garçon qui a perdu son père à la guerre recherche son image qu'il idéalise généreusement. Mais cette quête la ramène à des traits sobres et réguliers. Pour (re)tracer cela, Istvan Szabo fait preuve d'un dynamisme et d'une souplesse rajeunis. Après le délire d'imagination de l'enfant, le rêve fracassé révèle un jeune homme qui prend conscience des accommodements que sollicite la vie. Ni optimisme béat, ni pessimisme déprimant mais un sain réalisme qui dessille les yeux. *Film remarquable par l'habileté et l'aisance avec lesquelles l'auteur mêle le passé au présent et traduit les phantasmes du jeune héros.*

LA MER (Hongrie)

C'est à une prise de conscience que sont amenés les deux héros de *La Mer*. Le réalisateur Pèter Denov, en laissant partir Jeanne et Tony pour une longue promenade

le long de la mer, nous les montre en train de tuer le temps dans des amourettes passagères. Mais survient un accident dont ils se croient les coupables. Les masques tombent. La sincérité fait son apparition et les sentiments s'affirment. Cette découverte des responsabilités donne une tout autre dimension à leur amour. L'auteur s'applique à noter des événements, des scènes qui révèlent les personnages. Grâce à une caméra qui saisit tour à tour des grands plans de mer et aussi des visages sensibles, le spectateur parvient à percevoir le mouvement intérieur de ces deux êtres. D'ailleurs tout le film baigne dans un gris plutôt mystérieux. Comme le pays des âmes.

LA NUIT DES FORAINS (Suède)

Ce film date de quinze ans. Le regard sombre de Bergman sur la lâcheté humaine. Un expressionnisme qui confine au tragique. Histoire d'une troupe de forains qui, au milieu des rires artificiels du cirque, traînent avec eux des misères profondes. Le film de l'humiliation de l'homme annoncée par la pathétique séquence d'ouverture et clos par la lente dégradation d'Albert. Toute la tristesse d'êtres sans cesse déplacés, comme on dit des âmes errantes... Un grand, un puissant, un douloureux

Bergman sur la condition (misérable) de l'homme.

CUL-DE-SAC (Grande-Bretagne)

C'est dans le macabre que nous conduit Roman Polanski. Un macabre qui fait sourire car il est tempéré par l'humour. Un humour polonais qui culmine parfois dans la bouffonnerie. Ainsi l'auteur bouleverse des situations (le gangster devient patron, puis serviteur . . .), brosse brusquement des personnages et nous mène, à travers des événements inattendus et loufoques, à un véritable cul-de-sac. Avec quelle habileté, il utilise le blanc et le noir, avec quelle maîtrise, il dirige ses acteurs. Ce film (anglais) de Roman Polanski confirme un talent remarquable.

LA CHINE EST PROCHE (Italie)

Film fracassant qui démasque vigoureusement les compromissions d'un milieu bourgeois. Marco Bellocchio s'en donne à coeur joie, menant tambour battant cette course d'un riche professeur pour devenir conseiller municipal. En nous montrant les dessous d'une campagne électorale, l'auteur nous fait voir surtout la veulerie de personnages sordides. Encore une fois, un film qui déchire à belles dents

une bourgeoisie décadente. L'auteur n'évite évidemment pas la caricature et l'emphase mais cela sied bien à Marco Bellocchio.

FALSTAFF (Espagne - Suisse)

Découpant dans Shakespeare, Orson Welles compose un drame qui met aux prises les grands d'Angleterre. Rivalités qui vont conduire à un combat impitoyable. Film paradoxal puisqu'il garde les dialogues et les divisions d'une pièce de théâtre tout en trouvant la souplesse, le mouvement, la dimension d'un film épique. La valeur des lumières, la puissance des cadrages, la liberté des acteurs, l'éclatante figure de Falstaff donne à ce film une place de choix dans l'histoire du cinéma. Paradoxal encore, ce film ne doit rien au cinéma moderne comme il n'est aucunement tributaire du cinéma d'autrefois. C'est un film qu'on voit et qu'on revoit sans se lasser tellement la beauté de *Falstaff* est inépuisable.

SHAKESPEARE WALLAH (U.S.A. - Inde)

Shakespeare en Inde, c'est plus que Shakespeare. C'est, à travers cette troupe d'acteurs, la rencontre de l'Occident et de l'Orient et les

rapports qui se nouent et se dénouent entre un homme et une femme. James Ivory, avec une fine sensibilité, réussit à nous faire pénétrer dans l'intime des êtres. La beauté des images, la délicatesse de la musique (due à Satyajit Ray), le charme de la protagoniste, la pudeur du cinéaste contribuent à traduire la douceur envoûtante d'un adieu entre deux mondes.

L'HOMME AU CRÂNE RASÉ (Belgique)

Cet avocat raté en proie à une passion secrète finira dans un asile

psychiatrique. Qu'est-ce donc qui rend ce film si tendre? Est-ce son style tout en nuances? Est-ce son rythme réservé? Est-ce le silence mystérieux? Est-ce le personnage évasif du héros? Qu'importe. Il y a tout cela dans *L'Homme au crâne rasé* qui nous fascine et nous séduit à la fois. Et nous sortons de ce film bouleversé par un quotidien qui recèle des surprises révélatrices. André Delvaux est un cinéaste belge à retenir.

LA MAISON DES VIERGES ENDORMIES (Japon)

Etrange histoire que celle d'E-

Barberousse, d'Akira Kurosawa



guchi. Etrange maison où une fille dénudée et droguée est livrée à un club d'hommes. C'est là que s'aventure Eguchi pour ressasser son passé et récupérer son ardeur. Sujet audacieux sans doute mais traité avec une certaine discrétion qui tempère les passions secrètes. Les va-et-vient du passé au présent nous dévoilent les misères et les joies d'un homme que l'âge affecte intérieurement. Le film de Kozaburo Yoshimura tout en demi-teintes, avec des touches délicates, essaie de nous intéresser à la vie tourmentée d'Eguchi.

RÉBELLION (Japon)

Encore une histoire de samouraï ! Oui, mais quel film ! Superbe, fascinant, exaltant. Les dialogues nous font pénétrer au cœur d'un récit fertile en événements. Et les affrontements engendrent la violence qui atteint son paroxysme lors de la rencontre entre Isaburo et ses adversaires. Film ballet dans lequel les personnages se déplacent avec une agilité étonnante et dans lequel chaque geste pose une affirmation inéluctable. Images composées et cadrées avec une perfection qui séduit et atténue la cruauté des faits. Incarnation sublime de Toshio Mifune dans le rôle du justicier vulnérable. Masaki Kobayashi ou le culte de la beauté.

BARBEROUSSE (Japon)

Prodigieux Barberousse ! En qualifiant cet homme ainsi, ce n'est pas sa force que nous entendons apprécier mais sa valeur humaine. Car cet homme est toute attention pour l'homme. Surtout à la misère de l'homme. Barberousse, ce médecin soucieux de la santé (autant morale que physique) des autres, emploie tous ses talents à sauver ce qui peut être sauvé. Et ce travail est contagieux. Aussi le jeune Dr Yasumoto, rebelle à son arrivée à l'hôpital, n'a plus de souci que d'imiter Barberousse, et le jeune Dr Yasumoto qui sauve une jeune fille perdue en fera une femme généreuse. Telle est l'épidémie que répand Barberousse. Et c'est Akira Kurosawa qui nous brosse cette fresque avec une vigueur et un élan qui ne s'épuisent jamais malgré les trois heures de projection. C'est que l'art de Kurosawa, centré sur les personnages, nous donne à contempler à côté de la misère humaine (prostitution, vol...) la grandeur de l'homme qui s'attache aux êtres déshérités. Tel est Barberousse qu'il faut placer à côté du petit fonctionnaire d'*Ikiru*. *Barberousse et Vivre* (Ikiru), diptyque magistral d'Akira Kurosawa et sans doute deux des plus beaux films de toute l'histoire du cinéma.